

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 1er août 1885

## SOMMAIRE

TEXTE : Primes mensuelles.—Entre-nous, par Léon Le dieu.—A propos d'un acrostiche par Maurice O'Reilly.—Notes et impressions—La Porteuse de Pain (*suite*).—La balançoire.—Un conseil par semaine.—Poésie : Mélancolie, par Théodore G.—Le général Grant.—Récréation de la famille : Charade et rébus.—Choses et autres.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Portrait du général U. S. Grant, ex-président des Etats-Unis, mort le 22 juillet.—La balançoire.—Gravure du feuilleton.—Rébus.

## PRIMES MENSUELLES

## QUINZIÈME TIRAGE

Le quinzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros du mois de juillet), aura lieu lundi, le 3 août, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le public est invité à y assister.

## ENTRE-NOUS



N'est à peine revenus de l'enthousiasme qui a remué toute notre population pendant la semaine dernière.

On conservera longtemps le souvenir du retour de nos volontaires.

L'émotion gagnait tout le monde, grands et petits étaient ivres de joie, et jamais les cœurs n'ont battu à l'unisson comme pendant ces jours de bonheur.

J'ai entendu des hommes graves avouer n'avoir pu travailler le jour et le lendemain de l'arrivée des volontaires, et croyez bien que jamais je n'ai trouvé le métier de journaliste aussi dur que ces jours-là.

Pendant que tout le monde se livrait sans souci aux émotions de cet événement, j'avais, comme mes collègues, la rude tâche d'en décrire les mille incidents et de dire au public ce qu'il avait fait.

Aussi, Dieu sait ce que nous avons écrit dans ces moments de délire général !

\*.\*

Dire que tout a marché au goût général et au mien, ne serait pas exact, et même j'ai été parfois furieux de ce que j'ai vu.

C'est ainsi qu'à la revue, j'ai remarqué avec peine, que la place d'honneur n'était pas donnée au 65<sup>me</sup>, auquel elle revenait de plein droit.

On a commis en cette occasion une grossièreté. La foule, réunie sur le terrain de la revue, la foule elle-même, semblait avoir perdu la tête et ne reconnaissait plus ceux qui avaient bien mérité de la Patrie.

Savez-vous ceux qui ont été le plus applaudis au défilé ?

Je vous le donne en cent, je vous le donnerais en mille que vous ne devineriez pas.

Ce sont les Ecosais !

Pourquoi les Ecosais ? grand Dieu ! Pourquoi ? Serait-ce parce qu'ils n'ont rien fait pendant toute la campagne ou parce qu'ils portent des jupons ?

Mystère et jupons !

\*.\*

Dans une de mes dernières causeries, je parlais des mauvais portraits que l'on voit exposés tous les jours dans les vitrines des encadreurs, et je fis à ce propos des réflexions qui furent prises en très mauvaise part par plusieurs personnes. Des artistes se sont même crus visés d'une manière spéciale.

J'ai bien ri de ces susceptibilités, et quelques amis que j'avais choisis pour confidents de la ruse dont je me suis servi, s'en sont très amusés.

Je m'explique :

En relisant les *Guêpes* d'Alphonse Karr, je trouvai dans le volume de 1840, des réflexions si bien touchées au sujet des portraits, que je résolus de les copier textuellement. Je prévins des in-

times, de ma résolution de ne pas donner ces lignes comme une citation, afin de voir l'effet qu'elles produiraient. Je me doutais bien que certaines personnes les prendraient pour elles et qu'elles allaient faire pleuvoir sur moi les épithètes les plus malsonnantes.

C'est ce qui est arrivé.

J'ai envoyé aussitôt un numéro du MONDE ILLUSTRÉ à Nice, où vit encore le vieillard qui fut l'un des meilleurs écrivains de France, Alphonse Karr, et je lui ai écrit ce qui s'était passé, afin de lui prouver une fois de plus tout ce qu'il y a de toujours vrai dans les lignes qu'il a écrites en 1840.

\*.\*

Ah ! bonnes gens qui supposez qu'on s'occupe tant de vous, vous n'avez pas changé depuis cinquante ans, et les ridicules de notre pauvre humanité seront toujours les mêmes !

Je ferai un pari avec qui voudra que si je disais : "Avant hier soir je suis passé dans une rue, que je ne nommerai pas, et j'ai entendu écorcher le *Petit Bleu* d'une manière atroce, par un musicien qui se croit très bon musicien, et qui ferait mieux de se faire maçon."

Si je disais donc ce qui précède, je parie que je recevrais le lendemain cinquante lettres que m'adresseraient cinquante individus qui se reconnaîtraient dans ces lignes.

Ah ! bonnes gens ! bonnes gens !

\*.\*

Ceci me remet en mémoire un procès qui a eu fin certain retentissement en France, il y a quarante ans.

Un journal, *Le Figaro*, je crois, publia un jour un article, une charge à fond contre les mœurs de Babylone.

Le public s'émut de l'affaire, et après mure délibération le parquet jugea que ce qu'il avait de mieux à faire était de poursuivre les propriétaires du journal pour outrage aux bonnes mœurs.

Le jour du procès, le procureur général s'éleva contre les tendances déplorables de certains écrivains sans pudeur qui ne rougissent pas de salir leur plume par de semblables écrits ; la société avait été outragée, il fallait un châtement sévère, etc., etc.

Le brave journaliste écoutait en riant dans sa barbe.

Le procureur général s'en aperçut et en profita pour redoubler d'éloquence et faire pleuvoir les injures sur le cynique personnage qui accueillait si bien cette harangue.

Quand vint le tour de l'avocat de la défense, il se contenta de dire quelque chose dans ce sens :

—Messieurs les jurés, il y a eu évidemment erreur dans toute cette affaire, ce n'est pas mon client que l'on aurait dû poursuivre, mais bien saint Augustin.

—Saint Augustin ! s'écrie le président de la Cour. Que signifie cette mauvaise plaisanterie ?

—Saint Augustin ! hurla le procureur général, voyez, messieurs les jurés, l'accusé insulte l'une des gloires les plus pures de notre sainte Eglise !

—Saint Augustin ! répétèrent les jurés ahuris. Saint Augustin !

—Eh oui ! messieurs, continua le savant avocat, tout cet article a été pris mot pour mot dans saint Augustin.

Il tend le livre au président de la Cour, on se précipite, on se bouscule, on veut voir, on veut lire, on lit.

C'était bien vrai, tout était du grand saint.

Un prêtre présent au procès s'avance à son tour et déclare que c'est bien la vérité, et que, pour lui, il n'a jamais compris qu'on put voir des injures à la morale, dans cet écrit.

Tout finit par un éclat de rire, mais le procureur général en fit une maladie.

\*.\*

Mes excellents amis, j'en appelle à votre honneur, à votre franchise et à votre loyauté, ce qu'Alphonse Karr a dit autrefois, dans une ville où les bons peintres ne sont pas rares, comme vous le savez, ne peut-il pas s'appliquer à n'importe quelle ville du monde, et ne l'avez-vous pas constaté cent fois vous mêmes ?

Ne croyez-vous pas qu'il est bon aussi de rappeler de temps en temps ces observations faites par des

hommes d'un talent incontestable, afin de corriger les fautes de goût que l'on constate partout, et n'est-ce pas rendre un véritable service à ceux qui devraient profiter de ces réflexions plutôt que de se rendre ridicules en prenant la mouche ?

Mais non, on veut poser quand même et ne jamais avouer qu'un reproche est mérité.

On a été jusqu'à dire que j'avais insulté une femme dans l'article auquel je fais allusion.

Par exemple, ceci est par trop bête et ne vaut même pas une réponse.

\*.\*

Laissons ces niaiseries de côté et parlons d'autre chose.

Vous avez certainement assisté déjà à quelques douzaines de banquets, car nous vivons dans un des pays où l'on banquette le plus au monde, à propos de quelque chose, quelquefois, à propos de rien, le plus souvent.

Vous avez en conséquence, encore plus certainement, été dans la nécessité d'avalier des centaines de discours, car le Canada est le pays où l'art de parler est le plus cultivé.

Vous avez souffert ce supplice parce que c'est l'usage.

Eh bien ! je veux essayer de rendre un service à la société et tenter de diminuer les souffrances auxquelles nous condamnons l'étiquette et la routine.

Je propose de supprimer deux santés, qui nous éviteront tout au moins quatre discours.

Ces deux *toasts* dont je demande la suppression sont : la santé des dames et la santé de la presse

\*.\*

Ne bondissez pas de colère, comme vous le faites, et écoutez s.v.p.

La santé des dames se propose toujours à la fin du banquet, c'est celle qui précède la santé de la presse, c'est la pénultième des santés.

Si le banquet débute à neuf heures, il est minuit quand on commence à s'occuper des dames, ce qui est très peu poli, et je me suis toujours demandé ce qu'il pouvait y avoir de flatteur pour le beau sexe de se faire louer, quand il brille par son absence, par un citoyen dont le célibat prouve l'antipathie qu'il a contre les dames.

De plus, règle générale, les têtes sont chaudes quand on répond à cette santé, personne n'écoute, la moitié des invités sont partis, ceux qui restent se sont mis à l'aise, et le débraillé qui agrémenté ce moment est de moins en moins convenable.

Et puis, que dit-on, en fin de compte ? Rien qui vaille, des redites, des lieux communs, des absurdités que l'on n'oserait pas dire à une femme du monde, sauf à celle dont on est aimé, auquel cas elle trouvera charmantes toutes les absurdités que l'on pourra rêver.

C'est pourquoi j'insiste pour supprimer cette santé, sauf dans les cas très rares où les femmes assistent à la fête.

\*.\*

Quant à la santé de la presse, avouez que c'est une absurdité criante.

Les journalistes écrivent, et ils sont forcés, assez souvent, d'écrire des choses qui ne leur plaisent pas ; cela devrait suffire.

Ils vont aux banquets auxquels on les invite par intérêt, pour avoir un compte-rendu, c'est-à-dire qu'ils paient vingt fois le pain et le sel qu'on leur offre, et il est cruel de les obliger à dire des choses dont ils ne croient pas un traître mot.

Les honnêtes gens qui voudraient s'occuper de travailler à la suppression de ces deux hors-d'œuvre, mériteraient de la patrie et leurs noms seraient bénis jusqu'à la fin des siècles.

\*.\*

Le procès des Métis est commencé, et d'après toutes les apparences on se dispose à le mener vivement.

L'Angleterre, cette vieille poseuse qui, après avoir eu beaucoup de qualités, ne se fait plus remarquer que par ses défauts, a une singulière manière de comprendre la justice, et quand je dis l'Angleterre je veux parler de ceux qui soit animés de l'esprit qui la distingue.

Tout le monde s'accorde à dire que ces pauvres Métis ont été poussés à bout et qu'ils sont bien